

Orhan Pamuk, Prix Nobel de littérature :

« Mon unique responsabilité : revenir à la vie que j'avais avant »

Article paru dans l'édition du 14.10.06

NOUS avons rencontré Orhan Pamuk au printemps (« Le Monde des livres » du 12 mai). Nous publions ici des extraits inédits de cet entretien.

Vous êtes devenu un personnage public de stature internationale. La vie publique vous a-t-elle affecté ?

J'ai, pour ne rien vous cacher, toujours rêvé d'être un personnage public, mais cela n'est pas advenu en un soir, contrairement à ce qu'a l'air de croire le monde entier aujourd'hui ! La vérité c'est que j'ai connu tant d'échecs et de difficultés, d'humiliations aussi... Pendant tant d'années... La plupart des gens à Istanbul me prenaient de haut. Par la suite, les choses se sont passées lentement. Alors je reste toujours un peu méfiant vis-à-vis des égarés, des compliments aussi...

Vous définissez votre oeuvre comme apolitique. Mais au vu de ce qui vous est arrivé ces dernières années, vous définiriez-vous désormais comme un intellectuel engagé ?

Cela impliquerait, primo, de faire des plans politiques, par avance et de manière systématique ; secundo, d'avoir une cause à défendre et de le faire. Pour l'instant, l'unique systématisme que j'observe dans ma vie c'est la chute métaphorique d'objets sur ma tête depuis certains balcons stambouliotes ! Après toute cette affaire judiciaire, je considère désormais que mon unique responsabilité est de retrouver ma juvénile irresponsabilité et de revenir à la vie que j'avais avant, tournée toute entière vers l'art...

Et puis, je suis un écrivain très lent, voyez-vous. Selon mes calculs, j'écris environ cent soixante-quinze pages par an - ce qui signifie à peu près une demi-page de livre par jour, pour neuf ou dix heures de travail. Il est bien difficile d'être un écrivain engagé lorsqu'on est aussi lent !

Comment décririez-vous votre métier d'écrivain ?

Nous sommes comme des enfants qui jouent sur ces tapis turcs ou persans. Nous savons que nous jouons, mais nous le prenons terriblement à coeur.

Sur quel livre travaillez-vous ?

C'est une chronique de la haute bourgeoisie d'Istanbul, celle que j'ai moi-même été amené à côtoyer, notamment dans les années 1970. C'est un roman sur la danse, le mariage, le sexe, les transformations sociales. Et il est plein d'humour et de détails, imprégné par un vif désir de raconter les aventures, les anxiétés, les lubies de cette société qui a convoqué la Turquie au seuil de l'époque contemporaine et, peut-être, aux portes de l'Europe.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

